

# INTRODUCTION

## 1. La personne de Luc.

L'auteur auquel l'Église primitive attribue la composition de notre troisième évangile, se nommait Luc, Λουκᾶς ; nom qui est une abréviation de Λουκανός, du latin Lucanus, comme Σίλας de Σιλουανός, du latin Silvanus. Que savons-nous de cet homme par le Nouveau Testament ?

Il est nommément désigné dans trois passages. Les deux premiers sont [Col.4.14](#) : « Luc, le médecin bien-aimé, vous salue, » et [Philémon.1.24](#) : « Epaphras, prisonnier avec moi, te salue, ainsi que Marc, Aristarque, Démas, Luc, mes compagnons d'œuvre. » De ces deux salutations nous pouvons tirer les conséquences suivantes :

1° Luc était un des collaborateurs de Paul dans son œuvre missionnaire chez les Gentils.

2° Comme, dans le passage des Colossiens, les trois collaborateurs de Paul d'*origine juive*, Aristarque, Marc et Justus, sont

◇

expressément opposés à ses trois autres compagnons d'œuvre, Epaphras, Démas et Luc, nous pouvons certainement ranger ce dernier parmi les chrétiens d'origine païenne, soit qu'avant de devenir chrétien il eût été prosélyte juif, soit qu'il eût passé directement du paganisme à la foi chrétienne. L'objection que tire *Hofmann* des nombreux araméismes ou hébraïsmes que présente le style de notre évangile n'ébranle pas cette conclusion. Car ce caractère provient certainement des sources qu'employait Luc. Les passages de ses écrits qui sont de lui, comme 1.1-4 et la seconde partie des Actes, présentent un grec parfaitement pur. Si ce compagnon de Paul est réellement l'auteur de notre évangile, nous devons l'envisager comme le seul écrivain d'origine païenne qui ait concouru à la composition des saintes Ecritures.

3° Du titre de *médecin*, donné à Luc dans l'un de ces passages, on doit inférer qu'il appartenait à la classe savante et lettrée. A cette époque l'Etat exigeait, tout comme aujourd'hui, des médecins attitrés une certaine somme de connaissances scientifiques. Un collège supérieur (*collegium Archiatrorum*) présidait dans chaque ville aux examens de ceux qui prétendaient pratiquer l'art de guérir. Une fois admis, les plus jeunes demeuraient sous la direction des plus âgés ; les traitements ordonnés par eux étaient exactement contrôlés, les fautes sévèrement punies. La punition pouvait aller jusqu'à la privation du diplôme<sup>a</sup>. D'entre les premiers prédicateurs de l'Évangile, Luc est probablement le seul, à l'exception de Paul,

---

a. Ainsi Tholuck d'après Galien ; voir : *Die Glaubwürdigkeit der evang. Gesch.*, p. 149.

◇ qui ait passé par l'école de la culture scientifique.

Le troisième passage où il soit fait mention de Luc est [2Tim.4.11](#) : « Luc est seul avec moi. » Ce sont les derniers jours de la vie de l'apôtre. Il est de nouveau emprisonné à Rome (vers l'an 66). Ses collaborateurs sont tous en mission. Luc seul partage sa captivité qui doit bientôt aboutir au martyre. Luc peut donc être envisagé comme celui qui a été associé à ses derniers travaux et qui a recueilli ses suprêmes pensées.

Mais on se demande à quelle époque remontait cette relation entre l'apôtre et son dernier collaborateur ? Paul avait-il rencontré pour la première fois Luc à Rome y pratiquant la médecine, comme *Bleek* l'a pensé, et se l'était-il adjoint vers la fin de sa carrière seulement ? Ou bien leur relation remontait-elle à un temps plus ancien ? Si nous tenons compte de deux faits, l'un presque universellement, l'autre assez généralement admis, qui se justifieront dans la suite : l'identité de l'auteur de notre évangile avec celui du livre des Actes et la composition de ces deux écrits par le compagnon de Paul dont nous venons de parler, nous pourrions répondre à la question posée. Il y a dans les Actes trois passages où l'auteur passe dans son récit de la troisième personne à la première du pluriel. Le premier, [Act.16.10-17](#), se trouve au commencement du récit de la seconde mission, à ce moment décisif où Paul et ses deux compagnons, Silas et Timothée, prennent la résolution de passer d'Asie en Europe (de Troas à Philippes), vers l'an 52. Le second, [Act.20.5](#) à [Act.21.17](#), se rapporte à la fin de la troisième mission, lorsque Paul repasse par

◇

Philippe, au printemps de 59, avec la nombreuse société qui se rend avec lui à Jérusalem, la dernière fois qu'il visite cette capitale. Dans le troisième, Act.27.1 à Act.28.16, est décrit le voyage et le naufrage de l'apôtre, lorsqu'il se rend de Césarée à Rome, puis son arrivée dans cette capitale au printemps de l'an 62. Les deux compagnons de Paul dans ce voyage sont Aristarque et l'écrivain qui a rédigé le récit en disant : *nous* (Act.27.2). Quel est cet auteur ?

Il semble au premier coup d'œil que ce ne puisse être que celui du livre des Actes tout entier, qui, dans les moments où il assiste lui-même aux scènes racontées, dit *nous*, et qui reprend le *ils* dès qu'il est de nouveau séparé de l'apôtre. Cependant plusieurs critiques ont supposé que les morceaux où se trouve le *nous*, pourraient être des fragments empruntés par l'auteur du livre au journal de voyage d'un des compagnons de l'apôtre, soit Timothée (*Schleiermacher, de Wette, Bleek, Beyschlag*), soit Silas (*Schwanbeck*). On a même pensé à Tite. D'autres enfin ont dit : C'est Luc qui est le rédacteur de ces morceaux « en *nous*. » Et comme ce rédacteur est distinct de l'auteur des Actes qui dit *ils*, Luc ne peut être l'auteur des Actes. Cet auteur doit être un écrivain postérieur, qui, désireux de faire passer son récit, en grande partie fictif, pour l'œuvre de Luc, aura jugé bon d'insérer tels quels ces quelques fragments empruntés au journal de Luc, compagnon de l'apôtre ; ainsi *Zeller* (dans son *Apostelgeschichte*), puis *Overbeck, Hilgenfeld*, etc. A peu près de même *Holtzmann*, dans son Introduction, toutefois sans se prononcer aussi nettement sur l'intention de l'auteur des Actes. On appuie surtout cette troisième manière de voir sur l'inégalité qui existe entre les

◇

morceaux « en nous, » dont le récit est d'une grande exactitude, et l'ensemble de la narration du livre des Actes que l'on prétend être remplie d'impossibilités historiques. *Holtzmann*, dans la *Zeitschr. für wiss. Theol.*, 1881, p. 409-420, va même jusqu'à dire : « L'auteur des morceaux « en nous » est aussi bien informé des circonstances de la vie de Paul que celui des Actes l'est mal. »

Indépendamment de la valeur purement subjective de cette appréciation, on pourrait, me paraît-il, tirer une tout autre conclusion de cette prétendue différence. C'est que nous n'avons devant nous qu'un seul et même auteur d'une parfaite bonne foi, qui, là où il a été témoin des faits, les raconte exactement, et là où il a puisé ses renseignements à des sources étrangères, a été parfois induit en erreur. Quant à *Zeller*, pour expliquer comment la tradition peut être unanime en attribuant les Actes à Luc, compagnon de l'apôtre, il suppose que l'anonyme du second siècle qui a composé ce livre, avait inscrit frauduleusement le nom de Luc en tête de l'ouvrage, mais que plus tard ce nom aura été accidentellement supprimé. Cette explication, peu vraisemblable en elle-même, se heurte à une grave difficulté. Il faudrait, pour qu'elle pût être vraie, ou qu'il n'eût existé qu'un seul exemplaire de l'ouvrage ou que l'accident supposé fût arrivé simultanément à tous les exemplaires déjà répandus. Ce n'est qu'à l'une de ces deux conditions que le nom de Luc aurait pu disparaître complètement du texte. De plus, en insérant tels quels ces morceaux de Luc qui tranchaient sur le récit ordinaire à la troisième personne, le faussaire nuisait au succès de sa fraude. Car de tels passages pouvaient provoquer des doutes



sur la composition du reste de l'œuvre par ce même auteur.

La seconde supposition, d'après laquelle Luc aurait emprunté ces morceaux « en nous » au journal d'un des compagnons de Paul, autre que lui-même, n'est pas plus soutenable. Si Timothée ou Silas avaient composé ces récits « en nous, » pourquoi cette forme ne commencerait-elle que [Act.16.10](#), tandis que ces deux collaborateurs de Paul l'accompagnaient déjà, l'un depuis Lystre, l'autre depuis Antioche ? Pourquoi la forme du *nous* cesserait-elle avec le départ de Paul de Philippes, puisque Silas et Timothée quittent avec lui cette ville et passent les deux années suivantes avec lui à Corinthe ?

D'ailleurs Timothée est expressément exclu du nombre de ceux que l'auteur l'enferme dans le pronom *nous*, par le passage [Act.20.5](#). Au moment où Paul part de Grèce pour Jérusalem, ce récit énumère un certain nombre de ses compagnons qui, au lieu de s'arrêter avec lui en Macédoine, le devancèrent à Troas ; Timothée est nommé parmi eux. Puis l'auteur continue en disant : « Ceux-là *nous* attendirent à Troas <sup>a</sup>. » Quant à Silas, comme il a quitté Paul après la mission en Achaïe et s'est dès lors attaché à Pierre ([1Pier.5.12](#)), il ne saurait être compris dans le *nous* qui reparaît dans les deux récits de voyage suivants, celui de Corinthe à Jérusalem et celui de Césarée à Rome.

Il est plus qu'invraisemblable d'attribuer ces morceaux à Tite. Ce collaborateur de Paul ne peut avoir été l'un des deux amis qui

---

a. L'impossibilité de rapporter le *ceux-là* aux deux derniers noms seulement, mentionnés v. 4, comme le veut *Bleek*, saute aux yeux. Il eût fallu οὔτοι οἱ δούο, *ces deux-ci* (*Zeller*).

◇ firent avec lui le voyage de Césarée à Rome ; car Paul ne salue de sa part dans aucune des lettres de la captivité romaine, tandis qu'il le fait de la part de ses deux réels compagnons de voyage, Aristarque et Luc (Act.27.1-2), dans les deux lettres aux Colossiens et à Philémon.

En général, à toutes ces hypothèses qui attribuent la composition des trois morceaux « en nous » à un autre auteur que celui du livre, s'opposent positivement les deux raisons suivantes : 1° l'unité fondamentale du style dans ces morceaux à la première personne et dans tout, le reste de l'ouvrage, évangile et Actes. Si l'auteur différait, il faudrait donc admettre que le second écrivain a remanié l'œuvre du premier. Mais alors 2° pourquoi laisser subsister ce *nous*, qui ne pouvait dans ce cas que tromper le lecteur en lui faisant croire que l'auteur voulait parler de lui-même ? Était-il donc si difficile à un écrivain aussi habile que celui-là, de changer la première personne en la troisième ? La seule supposition admissible est donc que l'auteur des morceaux « en nous » est le même que celui du livre entier. C'est aussi ce qui ressort, clairement du seul autre passage où se trouve le *je*, Act.1.1 : « J'ai composé (ἔποιησάμιην) mon premier livre, ô Théophile. »

Comme il est admis à peu près par tous les critiques que l'auteur des Actes est une seule et même personne avec celui du troisième évangile, nous pouvons conclure de tout ce qui précède que, si Luc a vraiment composé ces deux livres, sa relation avec Paul datait de bien plus loin que le moment de l'arrivée de l'apôtre à Rome, au plus tard du moment où il avait passé de Troas en Macédoine et

◇ apporté l'Évangile en Europe (Act.16.10).

*Schleiermacher* a fait une objection. Un nouveau venu, comme l'était Luc à ce moment-là, eût-il pris part immédiatement aux délibérations du groupe missionnaire ? Se serait-il permis de dire, comme le fait l'auteur du morceau, « *nous cherchâmes*, » « *nous conclûmes* que Dieu *nous* appelait ? » Cette objection aurait quelque apparence de vérité si la relation entre Paul et Luc ne datait que de leur rencontre à Troas. Mais est-il certain qu'à ce moment Luc fût encore pour l'apôtre un inconnu ? D'où était Luc ? *Eusèbe* et *Jérôme* rapportent, sans doute sur le fondement de quelque antique tradition, qu'il était originaire d'Antioche. « Etant l'un de ceux qui sont d'Antioche, » dit le premier ; « ce médecin d'Antioche, » dit le second <sup>a</sup>. *Meyer* ne voit dans cette donnée qu'une fausse conclusion exégétique d'Act.13.1 où le nom de Luc a été confondu avec celui de Lucius. Mais ces Pères n'ignoraient pas sans doute que le nom Lucius vient de lux et celui de Lucas de Lucanus, et en lisant ce nom de Lucius ils devaient bien lire aussi dans la même ligne que l'homme qui le portait était de Cyrène, non d'Antioche.

Le savant *Lobeck* a fait remarquer que la terminaison *ac* était une abréviation particulièrement usitée dans les noms d'esclaves <sup>b</sup>. De plus nous savons que les médecins appartenaient fréquemment à la classe des esclaves ou des affranchis <sup>c</sup>. Il est donc possible que

a. *Hist. eccl.* III, 4 ; *De Vir.* c. 7.

b. *Wolfs Analecten* III, 49 ; comp, Tholuck, *Glaubwürdigkeit*, p. 448.

c. Quintilien, *Instit.* 7, 9 : Medicinam factitasse manumissum. Suét. *Calig.* 8 : Mitto cum eo ex servis meis medicum. Comp. aussi Cicér. *pro Cluentio*, c. 63 ; Sénèq. *De benefic.* 3. 24 ; voir Hug, *Einl.* II, p. 134.



◇ Luc appartînt à la maison de Théophile, ce seigneur auquel est dédié notre évangile. Affranchi par lui en raison de ses talents, Luc serait devenu médecin par son appui.

Mais quel était le lieu où demeurait Théophile ? On a supposé que ce devait être en Italie, à Rome, par la raison qu'à la fin des Actes Luc nomme plusieurs localités en Italie ([Act.28.13-15](#)) sans ajouter d'explication. Cette raison a de la valeur ; elle n'est pourtant pas décisive, car Théophile pouvait connaître l'Italie sans y demeurer. Le livre des *Reconnaisances clémentines* (du milieu du II<sup>e</sup> siècle) raconte (X, 71) que Pierre ayant prêché à Antioche, Théophile, qui était élevé en rang au-dessus des premiers citoyens de la ville, consacra le magnifique portique qu'il avait dans sa maison comme lieu de culte<sup>a</sup>.

On voit que cette donnée coïncide avec celle d'Eusèbe et de Jérôme relative à Luc. Il est impossible en lisant, [Act.11.20-24](#), les lignes consacrées au récit de la fondation de l'Eglise dans cette capitale de la Syrie, de n'être pas frappé de l'élan et de la fraîcheur, du récit. On y sent comme un souffle d'enthousiasme. Il semble que l'auteur ait écrit ces lignes sous le charme des plus doux souvenirs personnels. S'il en est ainsi, Luc devait être pour Paul, qui avait passé des années dans cette jeune église, une ancienne connaissance, et l'on comprend sans peine que, le rencontrant à Troas, l'apôtre n'ait pas hésité à l'associer à son œuvre missionnaire qu'il allait commencer en Grèce. Tout, s'accorde donc pour confirmer l'idée qui s'impose

---

a. Ita ut Theophilus qui erat cunctis potentibus in civitate sublimior domus suæ ingentem basilicam ecclesiæ nomine consecraret.



naturellement quand on lit [Act.16.10](#) et suiv., que l'auteur du livre raconte dans ce premier morceau « en nous, » et par conséquent aussi dans les deux autres, des faits auxquels il a lui-même pris part.

Ainsi tout ce qui suit dans le récit des Actes s'explique naturellement. La 1<sup>re</sup> du pluriel cesse au moment où l'apôtre et ses compagnons, Silas et Timothée, partent de Philippes, parce que Luc reste dans cette ville comme soutien de la jeune Eglise. Le *nous* recommence ([Act.20.5](#)) au moment où Paul repasse par Philippes, à la fin du troisième voyage, en se rendant à Jérusalem, et où Luc l'accompagne de nouveau. Il cesse naturellement dès l'arrivée dans cette ville, la narration ne portant plus que sur Paul seul. Il reprend au moment, du départ pour Rome ([Act.28.13-15](#)) et persiste durant tout le récit suivant, ce qui prouve que Luc formait avec Aristarque ([Act.27.2](#)) la société de voyage de saint Paul. Aussi les trouvons-nous tous deux mentionnés dans les salutations à la fin des deux premières lettres que Paul a écrites de Rome (Colossiens et Philémon). Leur nom manque dans la dernière (Philippiens), sans doute parce qu'ils avaient dû repartir pour l'Orient.

Luc a été rangé par *Origène* et par *Epiphane* au nombre des 70 disciples dont le troisième évangile raconte l'envoi, vers la fin du ministère galiléen de Jésus. Mais cette opinion est incompatible avec la déclaration de Luc lui-même, [1,2](#), où il se met en dehors des témoins oculaires de la vie de Jésus. On pourrait plus aisément accorder créance à l'opinion de ceux dont parle *Théophylacte*, qui



envisageaient Luc comme celui des deux disciples allant à Emmaüs, dont le nom n'est pas indiqué (Luc.24). Mais le coloris araméen du style dans ce récit (voir surtout v. 15) indique plutôt l'emploi d'une source étrangère. L'historien byzantin, *Nicéphore Kalliste*, au XIV<sup>e</sup> s., rapporte, nous ne savons sur quel fondement, que Luc était un peintre distingué et que c'est lui qui a laissé à l'Eglise les portraits de Jésus, de sa mère et des principaux apôtres. *Bleek* pense non sans raison que cette notice repose sur une confusion avec quelque peintre postérieur qui portait le même nom. D'après *Victor de Capoue* (V<sup>e</sup> siècle), Luc serait demeuré célibataire et aurait atteint l'âge de soixante-quatorze à quatre-vingt-quatre ans. *Lange* l'identifie avec le vieux disciple Aristion dont parle Papias, en vertu de l'identité de sens des deux mots *lucere* et ἀριστεύειν ! *Jérôme*, dans son *De Viris*, c. 7, raconte que l'empereur Constance, dans la vingtième année de son règne (en 356), fit transporter les restes de Luc d'Achaïe à Constantinople, ce qui suppose une tradition d'après laquelle il aurait terminé sa carrière en Grèce. Au lieu de l'Achaïe, *Isidore* désigne la Bithynie en Asie-Mineure. *Grégoire de Naziance*, dans son troisième discours contre Julien, nomme Luc parmi les martyrs. *Nicéphore* raconte qu'il fut pendu à un olivier, à l'âge de quatre-vingts ans, en Grèce. Nous n'avons aucun moyen de contrôler l'origine et par conséquent la valeur de ces légendes.

Et maintenant est-ce bien ce personnage, que nous connaissons par les épîtres de saint Paul et, d'une manière plus ou moins hypothétique, par le livre des Actes, qui a composé notre troisième évangile canonique ?